

90 JOURS DE MA VIE

- EN ÉTÉ 1955 -

*Chez l'Auteur
Le Tinaillé des Channettes
F 71960 Prissé*

Copyright 2011 by Michel J. Sentis

MICHEL J. SENTIS

90

JOURS
DE MA VIE

- EN ÉTÉ 1955 -

Copyright 2011 by Michel J. Sentis

Hameau de pêcheurs vietnamiens le long du Mékong - plume de l'auteur

DU MÊME AUTEUR

Le Lauzin, Folie Briançonnaise
Deux siècles d'Histoire
L'Harmattan, Paris 2002, deux éditions.

En accompagnant Robert Schuman (1953-1963)
chez l'auteur

Ce Monde que Dieu nous confie
en collaboration avec Charles Piguet,
préface du cardinal Franz König,
Le Centurion, Paris 1979

The World at a turning
(Version anglaise du même ouvrage)
Grosvenor, Londres, 1982

également chez l'auteur :
Eugène Sentis, un homme et sa famille
Extraits de correspondance (1852-1865)
réunis et publiés par l'auteur en 1972.

*Moi, je crois que la fantaisie
est le sel de la vie !*
Antoine, un Sage de sept ans.

Pourquoi 90 ?

Ne les comptez pas, vous trouveriez que j'ai un peu triché, le compte n'y est pas !

Alors qu'allait s'achever la décennie de mes vingt ans, je fus appelé à remplacer au pied-levé un camarade dans une mission. La durée de celle-ci ne fut que de trois mois. Cet imprévu me fit ouvrir les yeux sur le vaste monde et orienta ma vie, peut-être.

Si ces *90 jours* ne peuvent être lu comme un raccourci des 90 ans de vie que je pourrais voir poindre à mon horizon - si Dieu le veut - ce récit aura l'avantage d'être plus vite lu que des « Mémoires », souvent laissées par certains à leurs survivants.

À vingt ans, j'étais un peu facétieux. Dans ce livre, je le suis resté, j'espère. Alors, n'y cherchez pas un document d'archives, je n'ai pas fait appel à celles-ci. Mais ne vous ennuyez pas en le lisant !

Bonne lecture !

M.J.S.

Imprimé en Garamond corps 13 pour le texte, en Perpetua pour couverture & page de titres.

1. Départ en catastrophe

Ce matin-là, 9 mai 1955, comme presque chaque matin depuis une ou deux semaines, un porteur de plis sonne à la porte du 22 avenue Victor Hugo, à Boulogne-sur-Seine. Il apporte une *night-letter* (ce genre de télégramme international permettait alors d'envoyer un message de 41 mots en heures creuses pour une somme modique); elle provenait de Los-Angeles, comme celles qui l'avaient précédées. Dans cette ville, était alors réunie l'équipe pilote d'une importante opération en cours d'organisation.

Un projet se mettait en place à l'initiative du ministre danois des Affaires étrangères, Ole Bjørn Kraft; il voulait rassembler un groupe international d'hommes politiques de bonne volonté qui iraient tendre une main de fraternité à leurs homologues de certains pays d'Asie; il entendait susciter parmi eux un sens de responsabilité mondiale. Nous savions que diverses personnalités françaises étaient disposées à y participer. On avait sollicité la réflexion de mes collègues qui opéraient comme moi à partir de cette demeure de Boulogne, quand s'était agrandi au monde francophone le cercle des personnes consultées.

La lettre de nuit, arrivée le lundi précédent, nous avait envoyés, un ami écossais et moi, à Tunis pour présenter ce projet à M. Mohammed Masmoudi,

ministre d'État dans le gouvernement d'Habib Bourguiba, qui considérait de se joindre à ce groupe.

Mes collègues et moi nous étions mis à la disposition des organisateurs de cette mission pour transmettre leurs invitations et, éventuellement, les éclairer de nos suggestions. La coordination d'ensemble se faisait à partir de Los Angeles, avec l'aide d'autres noyaux de réflexion, à Londres, Copenhague, Bonn (*alors capitale de l'Allemagne fédérale*), Rome ou dans d'autres continents.

Je rentrai donc à Paris de Tunis quand la nouvelle *night-letter* de ce matin 9 mai me demanda de remplacer mon camarade Armand, membre de l'équipe organisatrice, soudainement empêché de participer à cette expédition.

Armand parle trois langues européennes et dispose d'une bonne expérience internationale. Je n'ai qu'une récente expérience de l'Afrique, ne parle que médiocrement l'anglais, je vois mal en quoi je pourrais me substituer à lui, mais il est urgent de répondre car la mission se prépare à partir fin mai et ce mois est entamé.

Le message reçu me suggère de prendre des visas auprès de plusieurs ambassades asiatiques pour que je puisse éventuellement entrer dans ces pays. Je ne connais que quelques unes des personnes qui se proposent de participer à ce voyage. Frank Buchman, fondateur de l'association qui nous regroupe, et qui soutient à fond l'initiative du ministre danois, mobilise tout son réseau de soutien pour réaliser ce projet.

La *night-letter*, ce jour-là, émanait d'un proche collaborateur de Buchman. Je décide de faire confiance à Frank, comme je l'appelais, bien qu'il eut quelques quarante-cinq ans de plus que moi. Ce choix impliquait que je sois prêt à partir immédiatement pour les Philippines, à l'autre bout de l'Asie.

Je saute donc de plain pied dans un tourbillon de préparations, places d'avions à réserver, passeport à renouveler, visas à obtenir, vaccinations à subir... Le visa pour les Philippines exige six photos ! Que vont-ils en faire ? Ayant téléphoné à un ami vietnamien Tran Tiên Vang, alors à Paris, mon intention de partir pour Manille, il me dit : « Je compte sur votre visite à Saïgon » (*qui ne s'appellera que plus tard Hô Chi Minh-Ville*). Quatre photos pour le visa vietnamien ! Il faudra aussi en fournir six pour entrer en Birmanie, etc.

Pour mon voyage j'opte pour le vol direct Paris-Tokyo qui fait halte à Manille, soit plus de quarante heures de vol et neuf de décalage horaire. Mes deux premiers jours se passeront donc à bord d'un avion, appareil à hélices, gros consommateur d'essence, devant constamment faire escale pour remplir ses réservoirs.

Je pars d'Orly le mercredi 18 mai par un froid de canard. Pour laisser à celui qui m'accompagne le pardessus que j'ai enfilé sur un complet tropical ramené d'Afrique, je prie l'hôtesse de l'air d'aller quérir dans la cabine une couverture pour que je puisse m'y emmitoufler.

Quelques heures plus tard, j'entrevois l'Acropole quand l'avion descend sur Athènes. Puis, c'est la Méditerranée jusqu'à Beyrouth, premier arrêt pour

remplir les réservoirs et il faut sortir dans l'aérogare car l'essence utilisée est trop volatile pour qu'on risque de laisser les passagers dans la cabine. Comme ce sera le cas à chaque escale.

Après une nuit à somnoler, on me réveillera à Karachi, où l'équipage nous quitte pour aller dormir pendant que nous continuerons avec l'équipage du précédent vol. Après Calcutta, et peut-être un autre atterrissage à Bangkok, on annonce que nous allons nous poser à Saïgon.

Je cherche à voir la ville par le hublot. Dans un flou de brumes enfumées et un soleil déjà déclinant je ne distingue que des maisons en train de brûler. L'avion se pose finalement après avoir traversé un rideau de fumée blanche.

Le pays est en pleine guerre civile. Les français qui viennent d'être chassés à la suite de la défaite de Dien-bien-Phu, assuraient encore il y a quelques mois l'ordre public. Le gouvernement mis en place provisoirement au Sud-Vietnam pour attendre les élections, prévues initialement dans quelques mois, commençait à être contesté. De part et d'autre de la ligne de démarcation qui coupe dorénavant le pays, on ne semble guère pressé de tenir celles-ci. Des sectes différentes menaient une lutte sans merci pour le pouvoir. À Cholon, ville de banlieue située entre Saïgon et son aéroport, cette lutte des sectes avait atteint son paroxysme. Dieu merci, je n'avais pas à me rendre à Saïgon.

Nous repartons de nuit vers Hong-Kong et nous traverserons la mer de Chine pour gagner l'île de Luçon, la plus grande de l'archipel des Philippines.

Le voyage commence à me paraître bien long. On annonce enfin que nous allons nous poser à Manille. Je cherche à découvrir cette ville. Je ne vois, sous un ciel plombé, qu'une brousse verte à perte de vue, sans aucune habitation. L'avion se pose finalement sur une grande étendue verte et vient se garer devant un baraquement de bois. « Sommes-nous bien à Manille ? - Oui c'est là que vous descendez », me dit l'hôtesse en m'entraînant vers la porte de la cabine. Je suis le seul passager que l'avion va abandonner ce jour-là, vendredi 20 mai. Dès qu'elle a ouvert la porte, je recule tant je suis suffoqué par l'atmosphère étouffante de l'extérieur. « Le pays attend avec impatience l'arrivée de la mousson, me dit l'hôtesse pour me redonner du courage, mais vous verrez cela ira mieux dans quelques jours. »

La prairie sur laquelle nous nous sommes posés est en fait la piste d'atterrissage, construite quelque dix ans plus tôt par l'armée américaine pour permettre à ses « forteresses volantes » d'aller bombarder les positions japonaises au nord. Manille dispose d'un autre aéroport, m'explique-t-on, dont les pistes sont trop courtes ; les longs courriers comme le mien devront se poser sur ce vieil aéroport militaire jusqu'à la construction d'un nouveau.

Dans le baraquement m'attendent quelques employés, dont le responsable de l'immigration et l'agent des douanes qui semblent être venus spécialement de la ville pour recevoir ce français. Ils ne tarderont pas à repartir, le douanier m'ayant simplement remis une instruction très stricte m'obligeant à

n'échanger qu'en banque mes dollars contre les rials locaux. Je me retrouve donc dans ce baraquement sans moyen de paiement et sans transport. Que faire ? Le gardien me dit : « Appelez un taxi. - Je n'ai pas d'argent philippin pour téléphoner. - Alors, je vais en appeler un pour vous. »

Je suffoque de chaleur. Le gardien me prend en pitié et m'invite à m'asseoir dans sa loge où souffle un léger conditionnement d'air. Je découvre pour la première fois cet appareil encore inconnu à Paris.

J'attends une quarantaine de minutes et le taxi me conduit dans ce qui me paraît être une petite ville moyenne des Etats-Unis, comme j'en avais vu trois ans auparavant. Le taxi, comme je le lui avais demandé, s'arrête devant une banque, malheureusement fermée. Qu'à cela ne tienne, il me conduit à une autre, fermée également. Ayant omis de régler ma montre à l'aéroport, je n'ai plus aucune notion de l'heure. Je me rends compte que nous sommes en pleine pose de mi-journée. Je commence à être préoccupé des chiffres qui s'alignent sur le compteur, mais qu'importe, je ne connais pas la valeur de la monnaie.

Je suis donc acculé à faire ce que j'espérais ne pas faire, arriver à la seule adresse privée que j'avais, celle de Miss William, fonctionnaire de l'ambassade des Etats-Unis, sans avoir pu la prévenir. Mon chauffeur m'entraîne à l'autre bout de la ville. La personne qui m'ouvre la porte m'accueille un peu surprise, je me présente : « Je savais que vous veniez mais je ne pensais pas que vous étiez déjà arrivé. Entrez donc, nous venions de passer à table, on rajoute un couvert pour

vous. Rejoignez mes amis, je vous présenterai. » J'essaie de faire bonne figure mais le chauffeur resté non payé dans la rue avec mon bagage me préoccupe. Les présentations faites, je redescends avec Miss Williams lui expliquant pourquoi je n'ai pas pu régler ma course.

Mon hôtesse qui me prie de l'appeler « Peg », diminutif de Peggy, prend en main, avec l'aide de ses invités américains, de résoudre tous mes problèmes. On trouve une chambre d'hôtel. Elle m'y déposera en me donnant rendez-vous pour le lendemain matin.

L'air conditionné de l'hôtel me permettra de rattraper le sommeil perdu et d'oublier le décalage horaire de neuf heures ainsi que les quarante heures de voyage.

Me voilà donc à destination dans cette ville inconnue, me demandant ce qui m'y attend.

2. Surprenante Manille

Dès le lendemain matin, Miss Williams, mieux informée que moi du but de mon voyage, m'emmène rendre visite au président d'une université auquel elle a annoncé ma venue. La chemise blanche fripée que j'ai sortie de ma valise est trempée de sueur quelques minutes après que je sois sorti de l'hôtel, 36 degrés à l'ombre et 90 % d'humidité. Tous les hommes se promènent avec leur chemise flottant hors du pantalon et je me crois autorisé à faire de même. Quand nous arrivons à l'université, mon hôtesse m'invite gentiment à rentrer ma chemise dans mon pantalon. Embarrassé, je m'exécute comme je peux !

Elle me suggèrera plus tard que nous passions chez un tailleur chinois qui me fera en moins de 24 heures un complet blanc philippin, qu'il livrera à mon hôtel dès le lendemain matin.

Je réalise ensuite, en observant la rue, que toutes ces chemises voletant au-dessus des pantalons étaient toutes ornées de petits plis ou de superbes broderies blanches ; telle est la tenue des messieurs correctement habillés.

Ma chemise fripée de la veille était presque indécente. Je rougis rétrospectivement d'avoir osé me présenter ainsi. Dorénavant je me contenterai de mon nouveau complet. Que ne faut-il pas apprendre quand on arrive dans un nouveau pays !

La langue de communication est l'anglais, car celle de la plupart des six cents îles, le tagalog, n'est pas parlée partout. Le président Salvador Araneta, de l'université, avait offert que nous parlions espagnol, parce qu'il fait partie de cette vieille élite qui se réclame encore de l'empire de Charles-Quint, sur lequel, comme ce roi s'en vantait, « le soleil ne se couchait jamais ». Heureusement pour moi l'espagnol n'était plus du tout utilisé, et nous parlâmes anglais.

La guerre du Pacifique et l'occupation japonaise, ont laissé dans la ville, par contre, plus de traces que la grandeur espagnole oubliée. La baie de Manille était encombrée des épaves japonaises que les bombardiers américains y avaient coulées. Le conflit avait laissé partout des séquelles que l'urgence des problèmes quotidiens n'avait pas encore permis d'effacer.

Plus que les dégâts matériels, la guerre avait marqué les cœurs de profondes blessures. Un chauffeur de taxi, que je tente d'interroger sur la période d'occupation japonaise, me dit avoir juré sur le cadavre de son frère qu'il étranglerait de ses mains le premier japonais qu'il rencontrerait. Dix ans se sont cependant écoulés depuis la fin de la guerre mais les blessures morales restent vives.

La mission de bonne volonté entreprise par ces hommes politiques sera délicate à mener, espérons qu'ils en seront conscients.

Le dimanche matin, j'ai l'occasion de découvrir la population locale dans une paroisse de quartier. Pas de problème de langue, puisqu'en 1955 on parle encore latin dans toutes les églises catholiques du monde. Je

peux donc me joindre à leurs chants. Je suis frappé par la joie, l'enthousiasme de ce peuple heureux. Combien tristes et ennuyeuses me semblent nos messes en comparaison avec la fête joyeuse à laquelle je me sens invité. Le français compliqué et sérieux que je suis sent le besoin, au contact de ces latins asiatiques, de devenir simple et joyeux.

Quelques jours plus tard, la mousson arrive. Tout le monde sort, sous les cataractes qui tombent du ciel, pour se faire enfin copieusement mouiller. Comme il nous arrive de voir chez nous en plein été un chien se précipiter dans une rivière ou sauter dans un bassin, tous les jeunes se jettent avec enthousiasme dans cette pluie diluvienne, ayant enlevé leur chemise pour mieux la recevoir. Pour moi, si la température a chuté, l'humidité est restée aussi élevée.

Je suis préoccupé de ne pas avoir le contact avec le sénateur Rosseler T. Lim, que je suis supposé venir aider et qui ne s'est pas manifesté. Dès le lundi matin suivant mon arrivée, j'avais appelé son bureau ; il est à Zamboanga, sa circonscription, m'avait-on dit. Si tel est le cas, je pourrais y aller, avais-je pensé. Je découvris à ma consternation que Zamboanga se trouvait à l'extrême sud de Mindanao, une autre île au-delà de la mer de Sulu, un peu comme le Caire se situe pour un français sur l'autre bord de la Méditerranée. Je devais donc me résoudre à l'attendre.

Je prends conscience petit à petit que ma tâche va être plus compliquée que je ne le pensais. Les *night-letters* reprennent à travers le Pacifique, comme elles l'avaient fait entre les deux rives de l'Atlantique, avec la

différence qu'elles traversent chaque fois la frontière du changement de date. Mes messages arriveront la veille de leur jour d'envoi à leurs destinataires aux Etats-Unis¹ ! Nous apprenons ainsi que la mission envisagée n'inclura pas seulement quelques dizaines de personnes mais probablement à peu près deux cents ou plus. Buchman a proposé de faire accompagner cette mission par un spectacle musical qui permettra à celle-ci d'atteindre, au-delà des dirigeants, les populations mêmes. Cette mission devient une vraie tournée culturelle. Je suis un peu affolé de me trouver malgré moi dans une aventure dont je ne saisis la dimension que petit à petit.

Deux de mes collègues australiens viennent d'arriver pour soutenir cette opération. Le *Manilla Hotel*, où nous nous installons dans une grande chambre commune, sera assez vaste pour servir de base à une telle opération. Heureusement le moral de mes amis australiens est au beau fixe. Je leur fais donc confiance.

Dès le retour à Manille du sénateur Lim, un comité d'accueil s'est constitué pour tout organiser. On nous annonce que la mission passera par le Japon où elle aura été rejointe par les participants venus d'Europe. À Manille, elle inclura donc des Japonais, ce qui est évident, mais ce sera bien délicat à manier.

¹ Les *night letters* étaient acheminées par les compagnies de câbles sous-marins dans les moments creux laissés par l'envoi des prioritaires. Ainsi un message déposé à Manille le mardi avant l'encombrement de la journée pouvait arriver le lundi soir à Los Angeles et sa réponse, déposée avant la fin du lundi, m'arriver encore ce même mardi.

3. Mission de réconciliation

De Los Angeles, Buchman veille à tout. Il envoie, pour nous ouvrir certaines portes, un vieil avocat américain catholique de ses amis, aussi connu aux Philippines qu'il l'est à Los Angeles, Joe Scott.

Le jeudi 16 juin, Joe Scott et moi, faisant une équipe bien inattendue, allons nous asseoir ensemble à neuf heures du matin dans l'antichambre du président de la république Ramon Magsaysay. Ce jeune président a la réputation de recevoir, au moment où il arrive à son bureau, ceux qui se présentent. Avant nous, étaient déjà là une mère avec ses deux fils adolescents, un ménage de gens simples ... Moi-même pouvant passer pour un jeune diplômé flanqué de son grand-père, je me demande comment nous serons remarqués dans cette vingtaine de quémandeurs divers.

La porte s'ouvre, le regard de Magsaysay parcourt l'antichambre et il vient directement saluer mon respectable compagnon : « Quel âge avez-vous ? - 72 ans, et vous Monsieur le président ? - 48 ans ! - Oh, vous n'êtes qu'un bébé ! » Cet échange fort peu protocolaire nous introduisit dans le bureau présidentiel.

L'idée d'accueillir des japonais arrivant au sein d'une mission internationale séduit immédiatement le président. Mais comment faire ? Il n'y a aucune relation diplomatique entre le Japon et les Philippines. Le président se tourne vers moi et me demande si j'ai le contact avec le Japon. « Télégraphiez-leur de ma part

qu'ils sont les bienvenus aux Philippines. Je les recevrai moi-même à Malacañan (le palais présidentiel). Je donnerai instruction au ministre des Affaires étrangères pour qu'on leur remette leurs visas à leur arrivée à l'aéroport. Confirmez-moi dès que tout est organisé . »

En ressortant quinze minutes plus tard avec Joe Scott, le moral est au beau-fixe chez moi. Le bien-fondé de l'initiative du ministre danois et le soutien total de Buchman s'imposent à moi, je commence à comprendre.

Pour présenter le spectacle annoncé, le comité d'accueil, qui s'est mis en place à Manille, a choisi l'auditorium de l'université jésuite San-Tomas, qui dispose de 1500 places. Comme je suis débordé par tant de détails à mettre au point, je me borne à n'entreprendre que ce qui se présente à ma portée. Je trouve un imprimeur pour produire le livret de ce spectacle musical, qui permettra à l'auditoire de bien le suivre.

Comme cela, je découvre le contenu de cette œuvre. Ce spectacle se moque en chansons de la futilité de la compétition Est-Ouest, alors que nous devrions être appelés à tous tirer au même collier pour le bénéfice du monde entier.

Soudain, coup de tonnerre dans un ciel sans surprise, l'archevêque de Manille, Mgr. Rufino Santos, se référant à une note ancienne émanant de Rome, demande par voix de presse aux fidèles de ne pas s'associer à notre opération. Je lui avais pourtant rendu visite mais j'avais senti une certaine réserve dans son accueil. Renseignements pris, il semble que l'archevêque

soit allé chercher au loin des instructions. L'isolement dans lequel le pays avait été tenu pendant l'occupation japonaise l'avait habitué à ne rien attendre de bon des étrangers, sinon de ceux qui partageaient sa foi. L'initiative d'un homme politique danois luthérien, appuyé par un pasteur américain, amenant un groupe où figuraient même des musulmans devait paraître un peu alarmante à l'archevêque. Cette intervention épiscopale nous préoccupa vivement, le pays étant essentiellement catholique. Nous devions espérer que le groupe, par sa présence même, balayerait ces appréhensions.

L'université jésuite ne semble pas en être affectée. Finalement cette intervention produira plus d'inquiétude parmi nous qu'elle n'aura d'effet sur le public. En rendant visite à l'archevêque, Joe Scott apaisera cette petite tempête.

Le 27 juin, une flotte de trois avions affrétés pour cela, dépose à Manille, venant de Tokyo, quelque deux cent cinquante participants de cette mission internationale.

Ils sont invités le lendemain de leur arrivée au palais de Malacañan, où les reçoit le président Magsaysay, dans cette vaste salle ancienne, symbole du rayonnement mondial de l'Espagne, au plafond de laquelle pendent d'immenses lustres en verre de Venise.

Le premier ministre nippon, Ichiro Hatoyama, avait suggéré au député japonais, Niro Hoshijima, qui désirait présenter les excuses de son pays pour le comportement des troupes pendant la guerre, de se faire accompagner par un membre de la Chambre haute, afin de donner à sa démarche une dimension nationale.

Joe Scott et moi sommes présents au milieu de cette délégation cosmopolite quand ces excuses sont solennellement présentées par ces deux éminents parlementaires, avec plusieurs courbettes répétées d'humilité. Magsaysay, qui leur répond, est visiblement ému. Nous venons d'être témoins d'un moment historique de la reconstruction de l'après-guerre.

Les émissaires japonais ont aussi reçu mission du Premier Ministre de proposer aux Philippines que s'ouvrent à Manille en septembre suivant des négociations en vue d'établir les dommages de guerre qu'entendent demander les Philippines. Ce qui sera effectivement fait.

Le surlendemain au soir, l'auditorium de l'université San Tomas est absolument comble. Le spectacle² est suivi avec une immense attention. On entend, à intervalles réguliers, se tourner les pages du livret que les spectateurs ont entre les mains.

Ce qui couronne le succès de la soirée c'est l'initiative que prennent les deux japonais de prendre la parole.

Quand Niro Hoshijima s'avance sur le bord de la scène avec son interprète, ses premiers mots, prononcés dans une langue encore porteuse d'odieus souvenirs, déclenchent un grondement diffus de protestation dans la salle. L'interprète le maîtrise immédiatement en

² The Vanishing Island (L'île qui disparaît) évoque les deux mondes de l'Est et de l'Ouest qui s'affrontent en s'essoufflant, alors que l'homme moderne doit s'engager dans une voie non pas politique mais humaine.

traduisant : « Nous venons ici pour présenter des excuses. »

Dans un lourd silence, les japonais sont écoutés. Quand ils ont fini, personne n'ose bouger. Quelqu'un dans la salle applaudit et toute la foule le suit. Un auditeur se lève et plus d'un millier de philippins se lèvent comme un seul homme pour faire une ovation.

La demande de pardon a été accueillie, et le pardon accordé.

Dès le lendemain de cette soirée historique les personnalités catholiques faisant partie de ce groupe international vont présenter leur respect à Mgr. Rufino Santos sous la conduite de Joe Scott, l'avocat californien. La nouvelle des excuses japonaises a déjà atteint l'archevêché. On échange de courtoises paroles, et l'incident de la semaine précédente est oublié.

Bienheureux sont les faiseurs de paix.

4. Liesse viêt-namienne

N'ayant quant à moi-même pas le temps de mesurer ce que j'avais vécu la veille, je suis interpellé le lendemain matin par Peter Howard, qui dans ce groupe international cherche à coordonner les initiatives : « Serait-il possible, me demande-t-il, à un groupe réduit d'aller au Viêt-Nam du Sud étendre à ce pays notre mission de bonne volonté ? Cela pourrait se faire, pour ceux qui y participeraient, en alternative à la visite de trois jours prévue pour l'ensemble du groupe à Bangkok. »

Il serait tentant, à mon avis, de faire cette petite expédition surtout que Tran Tiêm Vang, qui m'a invité, est entré depuis dans le nouveau gouvernement que préside Ngo Dinh Diêm, maintenant à la tête du pays. Semble-t-il raisonnable d'envisager de se rendre dans un pays que, six semaines plus tôt, j'ai trouvé dans un alarmant état de guerre civile. Je n'ai aucune idée de ce qui a pu se passer depuis dans ce pays, les organes philippins d'information ne s'intéressant guère à ce qui se passe chez leurs voisins.

Je dois aller le lendemain en fin de matinée au ministère des Affaires étrangères et j'y glanerai peut-être quelques informations. Je dois en fait servir d'interprète dans un entretien que le ministre Carlos Garcia a accordé au ministre Mohammed Masmoudi, de Tunisie, celui auquel un collègue et moi avons rendu visite au

moment de mon départ de Paris, lequel donc avait décidé de rejoindre cette mission de bonne volonté.

Je profite pour interroger Carlos Garcia qui me rassure ; pour lui, tout semble revenu au calme à Saïgon.

Je me trouve le seul parmi tous les membres de notre délégation à détenir un visa pour ce pays ; de plus, j'ai reçu une invitation orale d'un ami devenu ministre. C'est donc à moi de juger. Préoccupé de me retrouver absolument seul dans un pays que je ne connais pas, je demande à un vétéran de ce genre d'opération, de plus compagnon de longue date de Buchman, John Roots, un britannique, s'il accepterait de m'accompagner, moi-même ayant confiance que le ministre viêt-namien obtiendrait que mon compagnon reçoive son visa à l'arrivée. Cette idée est vite écartée, car elle entraînerait d'inutiles retards, étant données les difficultés des communications.

Je suis donc acculé à décider de partir seul faisant confiance que j'arriverai à me débrouiller. Comme mon collègue Maurice Nosley, resté à Paris, a tenu informé notre ami commun Tran Tiêm Vang des progrès de notre mission, j'adresse à ce dernier le 2 juillet un télégramme :

SUITE VOTRE CORRESPONDANCE AVEC NOSLEY
VOUS INFORME POSSIBILITE PETIT GROUPE MISSION
REARMEMENT MORAL PASSER SAÏGON CINQ SEPT
JUILLET EN ROUTE RANGOON STOP SERAIS
RECONNAISSANT VOTRE AIDE OBTENTION VISAS STOP.

Je saute dans un avion pour Saïgon sans attendre la réponse, comptant y trouver celle-ci de vive voix. Pendant le vol, les images de mon dernier passage,

celles de la ville de Cholon en flammes, chassées de ma mémoire par les trépidantes semaines à Manille, s'imposent de nouveau à moi. Quelle situation vais-je trouver ? Le calme apparent que je scrute, alors que l'appareil descend sur l'aéroport, pourrait-il être trompeur ? Celui-ci m'inquiète plus qu'il ne me rassure. Dans le car où je prends place pour gagner la ville, je deviens conscient que nous traverserons Cholon ; je m'assied donc en bordure de l'allée centrale afin de pouvoir m'y coucher en cas d'échange de coups de feu.

Arrivé en ville, je cherche un taxi pour me conduire à l'hôtel où ma chambre a été réservée. On me propose comme alternative un *ricksbow*, fauteuil en osier monté sur roues de cycle derrière lequel pédale un homme aux jarrets musclés. Si des balles perdues venaient dans notre direction, je servais de bouclier au pédaleur ! Non merci ! J'insiste donc pour avoir une vraie voiture-taxi. Il me faut attendre vingt minutes avant que celle-ci se présente. Le taxi me charge, tourne le coin de la première rue à droite et me pose devant la porte de l'hôtel !

Puis-je être assez sot pour m'être ainsi laissé dominer par la peur ? Abandonne-la et, alors, tu pourras remplir ta mission.

Tran Tiêm Vang, rejoint au téléphone, est enthousiaste : « Le président est d'accord. Tout est déjà en marche. Un colonel a été chargé par la présidence de la République de gérer cette visite... Le colonel prendra contact avec vous, je lui donne le numéro de votre chambre d'hôtel. Gardez le contact avec Manille et vous

informerez le colonel de la liste des participants et de leur heure d'arrivée. »

Après avoir télégraphié à Manille cette bonne nouvelle, tout semblant bien en main, je m'enfonce dans la ville espérant trouver pour dîner un restaurant dans le quartier commerçant. Depuis mon arrivée à Manille, je n'ai fréquenté que les restaurants chinois, parce que leur cuisine me plaisait bien. J'avais du apprendre à utiliser les baguettes avec lesquelles je m'étais d'abord montré fort maladroit. Mais quand on est poussé par la faim, il est étonnant comme on apprend vite.

Mon repas pris ce soir-là, je regagne mon hôtel en traversant un quartier populaire que quelques lampes publiques éclairent de loin en loin. Les enfants jouent au milieu des étals ; dans les arrières boutiques, des acheteurs négocient avec les commerçants ; un client se fait couper les cheveux chez un coiffeur sous une lampe éclairant la scène ! Mais quand ces gens dorment-ils donc ? Dans le quartier de l'hôtel, la vie était plus calme. En travers du seuil, le gardien, assoupi à même le trottoir, se lève promptement pour m'ouvrir la porte à double battant, avec un aimable « Bonne nuit, Monsieur » en français. Quel contraste m'offre Saïgon avec celui que je craignais de trouver.

Pendant les deux jours suivants, le colonel et moi allons jouer à cache-cache. A chacun de mes messages au téléphone, je le trouve absent ; je le prie de me rappeler. A chacun de mes retours à l'hôtel, j'apprends qu'il a téléphoné en mon absence.

Le 5 juillet au matin, un télégramme de nuit me donne la liste des participants qui arrivent dans l'après-midi même, parmi eux, Mme Irène Laure, ancienne député socialiste, et son mari Victor, Kenaston Twitchell, compagnon de longue date de Buchman, des Etats-Unis, dont le pays devient l'étoile montante dans cette région - tandis qu'au Nord ce rôle est tenu par l'URSS. Les autres visiteurs venaient de divers pays, en tout nous devions être une douzaine.

Un des trois avions qui transportent tout le groupe se posera l'après-midi vers 15 heures à Saïgon en chemin vers Bangkok. De la même façon, il pourra se poser trois jours plus tard et, quand il se rendra à Rangoon, les réembarquer avec moi.

Je dépose toutes ces informations écrites au bureau du colonel que je n'ai toujours pas rencontré.

Vers midi je repasse à l'hôtel espérant avoir de ses nouvelles, mais aucune information ne m'y attend. L'heure tourne et il me reste tout juste le temps de gagner l'aéroport par les moyens publics, pour être au moins moi-même sur place pour accueillir les arrivants.

À l'aéroport, impossible de trouver une information sur ce vol puisqu'il s'agit d'un avion affrété, il n'y a personne qui puisse m'aider. Ne sachant ce que je ferai quand le groupe sera arrivé, je me dirige vers trois voitures que j'ai aperçues garées au loin pour demande si elles pourraient être utilisées pour gagner la ville.

M'approchant, je peux lire sur le pare-brise de la première une pancarte : « La République du Viêt-Nam

souhaite bienvenue à la délégation du Réarmement moral ». Les chauffeurs me voyant tourner autour de leurs voitures me demandent si je connais cette délégation. Ils poussent un souffle de soulagement à ma réponse positive, le mien est encore plus justifié.

Le colonel s'était révélé d'une efficacité totale. Je l'en félicite quand, plus tard, je le retrouve saluant notre groupe, passant les instructions aux trois chauffeurs pour le conduire en ville. Les chambres avaient été réservées dans le même hôtel que le mien. Je monte en voiture avec le groupe.

De bonne heure, le lendemain matin, j'accompagne Mme Laure et son mari à une rencontre organisée pour nous avec un groupe de syndicalistes à l'initiative du ministre.

Une bouteille de bon vin français, accompagnée de quelques verres sur un plateau, se trouve au centre de la table autour de laquelle nous nous retrouvons. Elle produira une entrée en matière bien inattendue. Mme Laure voyant la bouteille non-débouchée, dit à nos hôtes, en les remerciant de l'accueil qu'ils ont préparé, de ne pas l'ouvrir pour nous : « Nous ne buvons pas . » Cela frappe tellement nos interlocuteurs qu'ils mettent en doute notre qualité de français. Nous sommes chacun interrogés sur le pourquoi de ce choix.

Victor Laure, qui a bourlingué sur les mers du monde en qualité de boulanger de bord, les accroche bien par sa faconde méridionale. Mme Laure, du même parti politique que M. Pierre Mendès-France, signataire de l'accord qui a donné au Viet-Nam son indépendance, exprime son profond regret pour l'irresponsabilité du

personnel politique français. « Votre peuple a souffert, leur dit-elle, parce que nous ne savions pas nous entendre. Je vous en demande pardon. »

Cet entretien se poursuit débordant largement l'horaire prévu. Nous devons renoncer au rendez-vous suivant. Le colonel qui nous rejoint nous présente le programme de ces prochaines quarante-huit heures.

Le président nous recevra avant le dîner servi le soir-même dans la grande salle-à-manger de la présidence ; ministres et hauts-fonctionnaires y participeront avec leurs épouses. Puis le lendemain sera célébré le premier anniversaire de l'indépendance du Sud-Viêt-Nam et nous sommes invités par le Président à assister à ses côtés à la grande parade qui se déroulera devant le palais présidentiel. Diverses visites sont aussi dans les possibilités. Nous regagnons l'hôtel pour nous préparer à la rencontre avec le président et le dîner.

Ngo-Dinh-Điêm se montre intéressé par l'orientation de nos efforts. Sa position de catholique, à la tête d'un pays où cette religion est minoritaire, lui rend difficile de s'appuyer sur les valeurs auxquelles il croit. Le fait que notre délégation soit composée de personnes ayant des références spirituelles si différentes le frappe. Il montrera l'année suivante l'intérêt qu'il avait porté à notre visite en recevant Frank Buchman lui-même.. Nous aurons aussi le contact avec son frère qui est archevêque du lieu. Il n'est guère qu'un parent qui a su se glisser dans un sillage familial.

Le dîner auquel nous sommes conviés réunit une bonne quarantaine de convives. Nous nous trouvons

intercalés entre les hauts-fonctionnaires et leurs épouses grâce au soin méticuleux d'un chef du protocole qui devait tenir compte de l'ancienneté de chacun dans sa position et l'ordre alphabétique des noms de nos pays. Le résultat fut que nous échangeâmes surtout de gracieux sourires avec nos charmants voisins ou voisines de table. Bonne façon de s'initier à la bonne retenue asiatique.

Nous n'avons pas pu découvrir quel événement précis avait amené à célébrer le lendemain le premier anniversaire de l'indépendance.

Ce jour-là un certain nombre d'entre nous sommes invités à rejoindre le président sur le balcon de sa résidence pour assister à une grande parade de commémoration. On salue publiquement par haut-parleurs notre présence comme « représentants de la communauté internationale venus pour participer à cette célébration ». Le hasard, ou la Providence, avait bien organisé les choses.

Sous nos yeux, dans la pénombre d'une nuit tombante, nous voyons arriver sur nous un immense cortège éclairé par une multitude de lanternes en papier accrochées à des bâtons. Les enfants des écoles ouvrent cette marche, suivis par divers corps constitués dans leurs différents uniformes, puis, pour autant que je m'en souviens, quelques détachements militaires. Il se produit une brève interruption dans cette parade et on voit apparaître un immense dragon aux pattes innombrables éclairé par les lanternes du public. Les yeux allumés semblent chercher une proie dans la foule

massée de chaque côté du parcours. Par moment, sa tête s'abaisse sur le public tandis que la fumée qui jaillit de ses nasaux jette l'effroi parmi les enfants qui s'enfuient en criant. Le dragon nous foudroie de son regard en passant devant le balcon présidentiel, puis s'incline comme avec respect.

Quelle joie, quel enthousiasme dans les mémoires de ce jeune peuple !

Dans la nuit, nous entendons cette bruyante foule se disperser laissant derrière elle un inoubliable souvenir.

Le lendemain, nous repartirons tous ensemble pour Rangoon, espérant que cette soirée pourrait être le prélude d'un départ prometteur pour ce pays.

Que de fois depuis, ma mémoire m'a-t-elle ramené à cette soirée de liesse et de simple bonheur dont j'avais été le témoin, alors que j'ai vu ce pays, séduit par la voie de facilité et de confort qu'on lui offrait, ouvrir ses bras aux Etats-Unis. Par étapes successives, ce malheureux pays allait être entraîné sur une voie qui était à l'opposé de son héritage. John Kennedy fit la lourde erreur de lancer à partir d'un pays qui n'était pas le sien son offensive contre le communisme ; puis un coup d'Etat manipulé conduisit à l'assassinat de Ngo Dinh Diêm, auquel fit, comme en écho six mois plus tard, celui de John Kennedy lui-même ; puis les Etats-Unis subissant l'humiliation d'être eux-mêmes chassés comme nous français l'avions été. Cela amena ce malheureux sud-Viêt-Nam à faire l'expérience de cette chape d'autoritarisme et de pensée correcte qui s'abattit sur lui,

et dont nous n'avions les échos assourdis que par ces réfugiés qui, ayant dû s'exiler, pouvaient enfin parler.

Tous ces visages heureux qui défilaient sous mes yeux devant le balcon présidentiel, sont aujourd'hui présents dans ma mémoire, consternée de ce que ce pays a dû vivre et duquel nous ne sommes pas innocents, parce que complices muets.

Combien de fallacieuses promesses ont permis cela ? La servitude est fille du mensonge, la liberté fille de la vérité.

5 . L'Asie bouddhique

Avant de quitter Saïgon, je réfléchis à ce que nous avons pu y faire. Il m'apparaissait clairement que nous, français, devons demeurer humbles. La qualité de l'accueil reçu saluait manifestement la nature internationale de notre mission de fraternité. Isolés, nous n'aurions eu aucune chance d'être entendus. Comme les Japonais aux Philippines, nous avons, au Vietnam, besoin de cet encadrement.

Nous n'avions en fait rencontré aucun français, à quelques exceptions près, pendant notre séjour à Saïgon. Le commissaire général de France, resté après les accords de Genève pour assurer le repli français, venait d'abandonner à un subalterne son bureau de l'avenue Gia Long au terme des trois cents jours, qui lui avaient été donnés pour assurer cette mission. Ce fonctionnaire nous sembla apeuré à l'idée qu'il pourrait compromettre sa carrière en faisant, sans instruction, trop bon accueil à ces Français non-mandatés qui fraternisaient avec les vietnamiens. On en était là.

Que faisons-nous là, nous français, alors que ce peuple se réjouissait tant de nous avoir mis à la porte ? Etant parmi leurs invités, nous avons dû nous associer à leur joie, sans nostalgie pour un passé disparu.

Si la France demeurait présente dans ce pays par la largeur toute européenne des avenues et par quelques institutions philanthropiques ou culturelles, il nous fallait accepter qu'une page avait été tournée. Si nos

pays devaient se retrouver, ce serait dans une position d'égalité.

Quant à mes collègues de divers pays et moi, nous devons dire au revoir au Viêt-Nam pour gagner Rangoon où nous étions attendus.

A l'aéroport de Saïgon, je voyais pour la première fois l'un des trois appareils qu'utilisait pour ses déplacements notre groupe international. Frappé des lettres U.S. de l'aviation américaine, il avait appartenu à cette vaste flotte aérienne qui avait permis aux Etats-Unis de déplacer leurs troupes dans toutes ces îles du Pacifique. Ces trois avions avaient été loués pour ce voyage. Les sièges simples, mais conçus pour de longs trajets, étaient tournés vers l'arrière de l'appareil. En atterrissant à Rangoon, j'allais vite comprendre pourquoi.

Les équipages militaires qui nous emmenaient se comportaient d'une façon dont je n'avais jamais fait l'expérience. Afin de libérer le plus vite possible la piste sur laquelle il se pose, le pilote plaque son appareil au sol dès qu'il le touche et met tous ses freins pour dégager au plus vite la piste. Le dos rivé au dossier, je vis les ailes battre comme celles d'un grand oiseau. Pour mes compagnons cette manœuvre était une routine. Moi, j'interprétais ce que je voyais comme un accident d'atterrissage, je ne m'étais jamais imaginé qu'une aile d'avion put être d'une telle souplesse. Novice non-prévenu, j'avais eu l'impression qu'elle se brisait. Quand je repris mes esprits, je constatais que nous étions bien à Rangoon, capitale de la Birmanie.

Je découvrais le monde bouddhiste. Quand on circule aujourd'hui dans un aéroport international, on est habitué à voir des voyageurs dont la robe safran nous signale leur religion. Nul ne les remarque. Pour moi, c'était la première fois que je voyais partout ces moines, au crâne rasé, vêtus de cette tenue safran. Ils faisaient partie du paysage de la rue. Ces mendiants tendant leur bol n'avaient rien de l'attitude soumise et résignée qu'ont chez nous des mendiants. Ne sachant ce que je devais faire quand ils me croisaient, je me bornais à les saluer d'un sourire et ils me répondaient de la même façon en joignant leurs deux mains en forme de salutation.

Parmi les organisateurs de notre visite à Rangoon, se trouvait une enseignante birmane, Ma Nien Tha, qui m'avait subjugué quand j'avais eu l'occasion de l'entendre en Europe. Elle avait un art extraordinaire de faire réfléchir un auditoire en illustrant ses propos du mouvement de ses doigts délicats, entraînant ainsi l'esprit de ses auditeurs là où elle entendait les inviter à la suivre. Elle avait proposé à l'une ou l'autre de ses connaissances d'offrir un logement pour accueillir certains d'entre nous et c'est ainsi que je fus hébergé dans un foyer.

Le vieux ménage qui m'accueillit avait séjourné en Angleterre où il avait adopté la religion anglicane. Ils m'introduisirent à cet esprit d'ouverture religieuse de la philosophie bouddhiste. Comme je l'avais fait en maints pays, je pris contact avec la mission catholique de Rangoon et le missionnaire qui m'accueillit me donna la même image de cet esprit qui permettait à tous,

quelque soit sa religion, de se sentir un frère accueilli. Les fidèles qui fréquentaient sa paroisse étaient surtout des étrangers du sud-est asiatique ou des européens.

Comme ce foyer m'offrait un cadre idéal pour rattraper le retard de mon courrier, je pus enfin consacrer un peu de temps à ma fidèle compagne de voyage, ma Baby Hermes. Seuls les gens de mon âge se souviennent encore de cette petite machine à écrire portable de quatre kilos, qu'avait inventée la firme suisse Hermes. La Baby-Hermes dans une main, je portais de l'autre la valise légère de contreplaqué entoillée qu'avait lancée, de sa boutique des Champs Elysées, l'ancien roi de la valise de cuir, Louis Vuitton (sans les initiales LV adoptées quand vint le succès).

La plupart du temps, la valise servait de bureau, posée sur un mur ou un siège, car il me fallait toujours garder le contact par correspondance avec l'Europe. En avion, je tapais à la « machine » sur mes genoux ; dans les aéroports, en m'asseyant sur la valise. L'e-mail arriverait quarante ans plus tard, je ne pouvais l'attendre !

Je faisais toujours deux ou trois copies de mes lettres, espérant que je pourrais en retrouver plus tard un exemplaire comme archive. En écrivant actuellement, je dois avouer ma déception quand j'ai appris que ma mère avait jeté toutes mes lettres lors d'un déménagement. C'est donc sans document que j'écris aujourd'hui ces souvenirs. Comme j'ai conservé les petits carnets où je consignais mes réflexions au début des journées, je retrace plus facilement ce que je

comptais faire, plutôt que ce que j'avais effectivement fait.

Ce besoin d'écrire me fit renoncer à vraiment visiter Rangoun. Je tenais en particulier à expédier à Paris toutes les coupures de journaux en langue vietnamienne que la presse de Saïgon avait consacrées à notre visite ; celles-ci apporteraient à nos amis vietnamiens en France des nouvelles qui les réjouiraient.

Une visite collective était proposée aux membres de notre délégation de la célèbre pagode Shwedagon dont je voyais le dôme doré s'élever au-dessus de la ville. Préoccupé de finir mon courrier, j'y renonçai en me disant que j'aurai bien une autre occasion de revenir à Rangoon.

Comment pouvais-je alors imaginer que, quelques années plus tard, une junte militaire aurait renversé le sage U Nu et aurait verrouillé la Birmanie, devenue le Myanmar, d'une telle façon que cinquante ans plus tard, ce pays demeure toujours isolé, comme vivant en dehors de notre communauté mondiale. Toutes les images que j'emportais de ce pays accueillant remontent à ma mémoire chaque fois que les médias ramènent mon esprit vers lui par les affligeantes nouvelles qu'ils nous en donnent.

La presse nous parle du sort de Mme Aung San Suu Kyi. Elle était alors une jeune fille, son père le général Aung San avait été assassiné seulement quelques années auparavant. Sa mère était liée à tout le groupe de birmans qui avait organisé notre visite.

Après ce séjour birman, nos trois avions traversèrent le golfe du Bengale pour nous poser à Ceylan (aujourd'hui Sri-Lanka) au sud de la péninsule indienne.

Colombo était encore en 1955 un surprenant mélange d'Angleterre singhalaise et d'Asie anglicisée. Dès le lendemain de notre arrivée, le gouverneur général du pays donna une grande réception pour notre groupe dans les jardins de sa résidence. Le modèle de celle-ci était encore celui qu'avaient instauré les aristocrates anglais occupant le poste de gouverneur sous l'administration britannique. La domesticité semblait toute aussi nombreuse pour servir les boissons et passer les plateaux de douceurs, mais ces hommes étaient coiffés de grands turbans d'une blancheur immaculée. On était présenté au maître de maison comme on l'avait été quelques années auparavant au représentant du monarque. Les costumes des sri-lankais étaient ajustés par des tailleurs qui pouvaient rivaliser avec ceux de Londres. Les saris de soie des dames égayaient tous ces jardins. Certaines épouses de nos compagnons de voyage n'avaient pas prévu pareille réception et avaient du faire de leur mieux pour paraître en compagnie des épouses des divers ambassadeurs présents.

Nous pûmes contribuer au succès de la fête par les chants qu'exécutait le chœur qui nous accompagnait. Certains des visiteurs étrangers dirent quelques paroles qui firent connaître l'esprit de notre mission et transmirent le message de solidarité que nous venions apporter.

On se retira avant que le coucher du soleil, tôt sous cette latitude, ne nous contraignit à abandonner ces jardins semés de fleurs, ornés d'arbres plantés par les prédécesseurs du gouverneur.

Je retrouvais parmi les personnalités venues nous accueillir à Colombo ces grands artistes cinghalais, Surya Sena et son épouse, qui m'avaient fait tant aimer la musique de leur pays quand je les avais entendus en Europe. Lui, chantant tout en jouant sur son rebec, sa femme l'accompagnant sur sa cithare, m'avaient fait découvrir cette étonnante musique de leur pays. En parlant avec lui, j'avais pris la mesure de sa vaste érudition musicale. Mais à Colombo, ce mélange de réserve asiatique, de culture d'un vieux pays, de raffinement distingué évoquait pour moi cette « *féerie cinghalaise* » qui avait bercé mes jeunes années.³

De ces deux pays bouddhistes, j'emportais une image trop pacifique que les événements ultérieurs allaient prouver infondée. J'en pris conscience quand je vis la junte birmane s'emparer du pouvoir et qu'au Sri-Lanka la révolte tamoul commença à dominer l'histoire de ce pays alors que cette brève visite à Colombo ne m'avait même pas permis de soupçonner l'existence de cette population minoritaire.

La pire façon de connaître le monde est de le faire en touriste. Leçon retenue.

³ *La Féerie cinghalaise*, de Francis de Croissey, chez Grasset, 1930.

6. L'univers indien

De Colombo, nous avions nous posèrent à Madras, sur la côte orientale de la péninsule indienne, en route vers le centre du pays. Cette ville était pour l'Inde une sorte de Hollywood, où se faisaient tous les films réalisés dans ce pays. Cette production était peu connue dans nos pays occidentaux parce que le sujet de la plupart d'entre eux était alors des féeries truffées de bons sentiments. Le public indien avait l'habitude d'aller au cinéma en quête d'un monde imaginaire qui embellirait pour lui un quotidien souvent difficile à accepter.

Les organisateurs de notre voyage présentèrent donc le 19 juillet le spectacle aux responsables de cette industrie indienne espérant que ceux-ci pourraient être intéressés à collaborer à ce qu'ils tentaient de faire : utiliser le spectacle pour faire passer un message constructif. Ils visaient non seulement le marché indien mais auraient surtout voulu enrôler les producteurs indiens pour atteindre le public d'autres continents.

Le spectacle fut regardé avec beaucoup d'attention mais les réalisations techniques conçues en Amérique du Nord parurent peut-être trop sophistiquées pour intéresser les producteurs indiens. Le clou du spectacle était en effet une illustration de son titre « *L'Île qui disparaît* ». On voyait une île, décor où se déroulait l'intrigue, effectivement s'évanouir sous l'œil médusé du spectateur. Cette technique - celle d'un transparent

peint qui cesse brusquement d'être éclairé - a été largement utilisée sur de nombreuses scènes.

Vue en Inde en 1955, cette disparition magique avait pourtant de quoi trouver un bon écho dans ce public indien amoureux de cette dimension de merveilleux.

Dès le lendemain, nous arrivions, le 20 juillet, à Calcutta. Cette ancienne capitale de « l'Empire des Indes » avait gardé dans la dimension de ses espaces verts, dans la largeur de certaines avenues, dans la pompe très victorienne de ses hôtels, une part de sa gloire passée, laquelle côtoyait l'immense pauvreté de ses quartiers populaires et la grisaille vétuste d'une ville abandonnée par le pouvoir. J'y découvrais la misère indienne dont je n'avais jamais imaginé la vraie noirceur.

Entrant dans un ancien cimetière anglais, j'y trouvai toutes les tombes occupées par des familles. Près du portail d'entrée, un riche défunt reposait au-dessous d'une épaisse dalle de pierre en forme de toit, hissée sur quatre piliers ; un couple indien s'était installé avec ses deux enfants dans cet étroit espace ; quelques toiles attachées aux piliers les protégeaient de la pluie. Cette famille était sans doute condamnée à rester là, car s'en éloigner aurait voulu dire sans doute perdre cet abri, surtout en cette période de mousson qui porte la misère de Calcutta à son paroxysme.

Nos trois avions nous emmenèrent le 26 juillet à la Nouvelle-Delhi, capitale qu'avait créée la tutelle britannique, pendant les dernières années de sa

domination sur l'Inde, pour mettre le gouvernement plus au centre du pays qu'il ne l'était à Calcutta.

Cette nouvelle capitale me fit une forte impression. Elle avait été historiquement la ville d'où la dynastie mogol avait dominé la région ; les extraordinaires palais construits par celle-ci en faisaient une vitrine de cette ancienne civilisation. Les meilleurs architectes britanniques, au cours des années 1930, avaient érigé de superbes bâtiments administratifs modernes, desservis par de larges avenues. C'était une vraie capitale, cherchant à unir un monde constitué de populations fort diverses.

Trois personnalités françaises y rejoignaient notre groupe. M. Eugène Claudius-Petit, qui depuis plusieurs ministères était chargé du portefeuille de la Reconstruction en France, et arrivés avec lui Robert Carmichaël et son épouse ; lui, président de la Fédération européenne des Industries du jute, était un habitué de l'Inde, un des pays fournisseurs de cette matière première.

Un déjeuner avait été organisé par l'ambassadeur de France pour les accueillir et je fus invité à les y accompagner. Après le repas l'ambassadeur demanda à M. Claudius-Petit s'il y avait quelque chose qu'il aimerait particulièrement voir en Inde. Sans hésiter, le ministre répondit qu'il aimerait voir le site de Qutb-minar, qui se trouve à quelques dizaines de kilomètres au sud de la ville. Une voiture et un guide parlant très bien le français furent mis le lendemain à sa disposition et il

invita le ménage Carmichael et moi à l'accompagner dans cette expédition.

Le guide ne tarda pas à s'apercevoir que sa mission se bornerait à nous conduire sur le site des ruines, site assez facilement repérable parce que s'y trouvait la plus haute tour indienne. En effet, Claudius Petit, qui n'était pourtant jamais venu en Inde, nous fit un brillant cours d'architecture sur les lieux mêmes des ruines que nous visitions.

Il nous expliqua que cette ville avait été le point culminant d'une certaine architecture orientale qui permettait de faire la couverture des pièces dans une construction sans utiliser ni le bois ni la technique de la voûte, inconnue des architectes indiens de l'époque. Ceux-ci utilisaient des pierres plates, posées à l'horizontal, qui débordaient les unes des autres en se bloquant l'une contre l'autre ; cette technique limitait la taille des espaces qu'elle pouvait couvrir. Qutb-minar avait été le point où cette technique avait atteint son apogée. Mais l'ambition du prince mogol de faire plus grand que ses prédécesseurs avait fragilisé la construction et conduit à sa ruine : il restait néanmoins quelques espaces couverts qui nous permirent de comprendre la technique de ces constructeurs.

M. Claudius-Petit nous signala que les romains, inventeurs de l'arche de pierres, avaient porté leur technique jusqu'à Bagdad où celle-ci avait arrêté son extension. L'arc romain était ainsi resté inconnu en Asie pendant plusieurs siècles. Cette visite avec Claudius-Petit m'encouragera quelques jours plus tard à

m'intéresser en connaissance de cause aux ruines qui étaient autour de Bagdad.

Notre visite qui avait donc là une dimension historico-touristique prit vite un tour politique car M. Claudius-Petit envisageait fortement de profiter de la visite prévue pour notre mission à Bagdad pour tenter d'avoir un contact avec le premier ministre de ce pays, M. Fadil Jamali. Ce dernier avait déclenché un vent anti-français à la conférence internationale qui venait de se tenir à Bandung, celle des « pays non alignés ». Le ministre me demanda si nous avions un contact en Irak qui nous permettrait de lui ménager une telle rencontre.

Il se trouvait qu'un cousin germain de ma mère était attaché commercial auprès de l'ambassade de France à Bagdad. Je mentionnai donc cette possibilité au ministre qui m'encouragea à l'exploiter.

Robert Dugougeard était souvent venu à la maison quand j'étais enfant. Je ne l'avais pas revu depuis au moins une quinzaine d'années mais, à tout hasard, je lui écrivis une lettre pour m'annoncer, de façon à ce que je puisse lui téléphoner dès que je serai à Bagdad.

Pendant les quelques jours où nous restâmes à Delhi, je dus me consacrer à escorter M. Claudius-Petit dans ses visites à diverses personnalités indiennes et dans tous les lieux qu'il entendait connaître et dont il tenait à m'expliquer l'histoire. Mais j'étais hélas trop ignorant de la civilisation indienne pour enregistrer ce débordement culturel dont je retins, pour l'essentiel, une grande révérence pour l'héritage de ce pays.

La difficulté de coordonner les programmes entre invitants et invités contraignit notre groupe, malgré le

désir qu'auraient eu certains de s'arrêter à Karachi, à passer sans nous y arrêter au-dessus du Pakistan-occidental (le pays aujourd'hui connu sous le nom de Bengladesh, faisant alors partie intégrante du Pakistan, portait alors le nom de Pakistan oriental). Nous allâmes donc directement nous poser à Téhéran.

7. Fastes iraniens

Ayant laissé derrière nous l'Inde, nous basculions dans un tout autre monde en sortant de nos avions à Téhéran.

D'un côté, nous venions de quitter une nation encore à la recherche de sa cohésion, depuis que s'était effondrée l'unité artificielle créée sous l'autorité britannique ; la *partition* (mot anglais pour séparation) avait amené, au prix de millions de morts, l'avènement d'un Pakistan à majorité musulmane. De l'autre, nous découvrons une vieille nation regroupée autour d'une religion islamiste chiïte et d'une vieille culture persane, avec une cohésion territoriale qui s'était faite au cours d'une longue histoire. Si la dynastie Palhavi était d'histoire récente, les iraniens se plaisaient à se rattacher à l'héritage perse deux fois millénaire.

Pour moi, ce pays n'était pas totalement inconnu, bien que je n'y fusse jamais venu. Les nombreux professeurs et étudiants iraniens rencontrés à Paris m'avaient parlé de leur pays, m'avaient initié à cette sagesse persane exprimée en proverbes, et avaient ainsi jalonné ma mémoire de repères.

Parmi les iraniens connus à Paris, figurait le professeur Hazeghi que je retrouvai dans le comité chargé de nous accueillir. Beaucoup d'iraniens croisés pendant mon séjour se montraient fiers de s'adresser à

moi en français, parce que telle était la langue étrangère alors la plus parlée.

Mêlé à la foule dans un square public, où les jeunes de notre chœur interprétaient certains de leurs chants pour annoncer leur spectacle, j'entendis à quelques pas de moi, des français parlant entre eux. Comme m'accompagnaient des collègues non-francophones, je n'avais pas cherché à les interpeller. L'un de ces français se détacha du groupe et vint me taper sur l'épaule en disant :: « Tiens, Michel, que faites-vous ici ? ». C'était un ami de mes parents ; enfant, j'avais joué avec ses enfants. Ses collègues et lui avaient été envoyés par leur entreprise en mission d'assistance auprès d'une société iranienne.

C'était cela l'Iran : deux habitants d'une petite ville savoyarde, Annemasse, pouvaient ainsi se retrouver à Téhéran. On rencontrait donc dans ce pays non seulement la France mais même des voisins.

Le professeur Hazeghi, avec lequel j'avais été assez intime à Paris, avait demandé à une de ses connaissances, qui occupait un poste important dans l'administration iranienne, s'il pourrait me loger. Un de mes collègues était invité à partager ma chambre. Quand M. Khadjenouri, tel était le nom de notre hôte, nous prit dans sa voiture en fin de journée pour nous conduire chez lui, nous sortîmes de la ville pour nous élever dans les collines qui dominent Téhéran. Il nous expliqua qu'il avait construit sa maison là -haut, à Darousse, parce que l'air y était plus frais que dans l'agglomération.

Il nous reçut dans sa superbe villa érigée au milieu d'un grand parc, planté d'arbres aux essences variées, entièrement clos de murs. Les gardiens, qui se tenaient à l'extérieur, dès qu'ils virent arriver la voiture de leur maître, se précipitèrent pour ouvrir le portail. Nous étions sans aucun doute chez un homme fort riche. Je fus fasciné en entrant dans le hall d'entrée par toutes les estampes et miniatures persanes qui s'y trouvaient, comme dans l'escalier qui conduisait à l'étage. Extraordinaire privilège pour moi de pénétrer dans un lieu d'une telle culture. Je constatais que mon collègue était peu préparé à en profiter.

La deuxième nuit de notre séjour, nous fûmes surpris de découvrir que le domestique qui s'était occupé de notre chambre avait transporté chacun de nos lits dans le parc où de petits bosquets étaient aménagés pour permettre aux invités de dormir à la belle étoile, tout en préservant l'intimité qu'ils auraient eue dans une chambre particulière. Quand il me conduisit à mon bosquet, je trouvais le tapis au pied du lit sur le gazon, la table de nuit était à son chevet, mes pantoufles devant elle et mon pyjama étendu sur l'édredon. Je m'endormis sous la voûte céleste émaillée d'étoiles. Quel enchantement !

Quand nous quittâmes cette maison, M. Khadjenouri tint à me remettre une miniature persane ; elle représentait un prince tendant un bol à un pauvre homme. Il y avait en dessous une inscription en persan ; je lui en demandai la traduction et la transcrivis au dos de cette œuvre : « Donne au pauvre une coupe remplie

de justice et d'humanité avant qu'il ne t'y oblige par la force et par la révolte. »

Ce tableau est à côté de mon ordinateur alors que je dicte ce texte à ma secrétaire. La sagesse qu'exprimait le texte persan a beaucoup hanté ma réflexion, parce que l'histoire ultérieure devait montrer combien ce pays aurait dû mieux s'inspirer de celle-ci.

Quand, quelques années plus tard, les nouvelles m'attinrent des émeutes populaires qui chassèrent la monarchie, puis s'en prirent aux classes possédantes, je pensais avec anxiété à l'hôte qui m'avait accueilli. Hélas, Khadjenouri fut exécuté par la révolution des jeunes se réclamant de l'ayatollah Khomeni.

Ma réflexion fut aussi alimentée par le somptueux accueil que le Shah Reza Palhavi nous réserva dans l'une de ses résidences à l'extérieur de la ville. Une présentation du spectacle y était prévue à son attention dans les jardins où un théâtre en plein air avait été aménagé pour l'occasion.

Ce jardin était digne d'un récit des mille et une nuits. Le long des allées pavées de céramiques aux couleurs pastel couraient de petits ruisseaux qui donnaient une fraîcheur aux milliers de roses et fleurs diverses soigneusement jardinées. L'ombre de quelques grands arbres protégeait les nombreux bosquets fleuris de gardénias et autres fleurs rares.

Quand on nous annonça que le Shah et la Shabanou allaient arriver, nous fûmes invités à nous réunir dans une cour au centre de laquelle avait été jeté un immense tapis persan d'une dizaine de mètres de

côté. La grande voiture allemande de leur majesté entra dans la cour et vint s'arrêter en plein milieu du tapis. Le personnel superbement habillé se précipita sur les portières et un garde du corps accompagna le Shah qui fit le tour de la voiture pour tendre la main à la Shabanou et ils gagnèrent ensemble la place où nous leur fûmes présentés de façon très protocolaire, les dames et les jeunes filles faisant la révérence selon l'usage.

Le spectacle était donc en plein air sous ce ciel si pur d'été de Téhéran et cette soirée féerique charma leur majesté. Le sujet exprimé par le titre *L'Île qui disparaît* les fit-il réfléchir ? J'en doute fort. Car effectivement l'histoire nous prouva que nous n'allions pas beaucoup tarder à assister à la disparition du rêve impérial bi-millénaire qui avait hanté la monarchie iranienne.

Ainsi passent les gloires du monde.

8 . Au bord du Tigre

La conversation que j'avais eue avec M. Claudius-Petit, lors de notre visite aux ruines de Qutb-Minar, m'avait montré qu'il était préoccupé de la visite à Bagdad prévue au programme de notre voyage.

Une conférence s'était tenue le mois d'avril précédent à Bandung, en Indonésie, sous l'autorité du premier ministre indien Jawaharlal Nehru, ainsi que de chefs d'Etat asiatiques et africains. Elle réunissait les représentants d'une vingtaine de pays, anciennes colonies. Elle avait donné naissance à ce que l'on avait appelé « le groupe des pays non-alignés ».

La situation en Algérie avait commencé à se détériorer de façon très fâcheuse et le premier ministre d'Irak, Fadil Jamali, avait rallié par ses interventions un grand nombre de pays pour dénoncer la politique coloniale que poursuivait le gouvernement français. Le fait que celui-ci, contraint par sa défaite en Indochine de retirer ses troupes du Viêt-Nam, les ait envoyées en Algérie, avait été perçu comme un signal selon lequel la France entendait renforcer son contrôle sur ce territoire. Elle s'y était donc trouvée mise au ban des nations.

M. Claudius-Petit souhaitait avoir un contact avec Fadil Jamali espérant pouvoir ainsi contribuer à l'apaisement des antagonismes. Il m'avait alors demandé si nous avions en Irak un contact qui aurait pu lui ménager une telle rencontre. Comme je l'ai dit, j'avais

prévenu de ma venue le cousin de ma mère en poste à l'ambassade de France.

En arrivant seul un dimanche matin pour rejoindre celui de mes collègues qui, sur place, préparait cette étape de notre voyage, je m'installai à l'hôtel où il avait réservé ma chambre. Je m'enquis auprès du concierge de l'existence d'une église catholique où je pourrais encore entendre une messe. J'avais manqué celle de l'église principale, mais il me signala qu'à quinze heures il y avait un service religieux à l'église syro-catholique, auquel je pouvais me rendre.

Ce fut une expérience vraiment nouvelle pour moi. Au centre du bâtiment, les officiants de ce service étaient séparés des fidèles par de hautes cloisons. Ceux-ci ne pouvaient donc pas les voir. On entendait leurs chants à plusieurs voix, psalmodiés sur un air un peu monotone dans une langue inintelligible, certains fidèles joignant leurs voix aux leurs par moment. De temps en temps, de grandes invocations, plus criées que chantées, venaient interrompre ce déroulement.

Pendant deux heures, je suivis cette célébration, espérant que quelque chose allait se passer qui me permettrait de me sentir participant. Je suis finalement sorti sans savoir si j'avais assisté à la cérémonie ou si elle était encore à venir. J'ai retenu de cet après-midi qu'il faut savoir être audacieux mais savoir aussi, dans son audace, rester modeste.

Robert Dugougeard que j'avais rejoint, fut très hospitalier. Nous allâmes ensemble passer la soirée dans la propriété d'amis à l'extérieur de Bagdad. Il se sentait très libre, son ambassadeur étant absent. Etait-ce parce

que celui-ci avait été rappelé pour consultation, comme l'on dit en termes diplomatiques, ou bien avait-il pris le parti de s'absenter pour laisser au Quai d'Orsay le temps de mûrir sa réaction aux accusations de M. Jamali et de lui envoyer ses instructions en conséquence ?

Mon cousin ne me cacha pas que pour le moment les relations étaient loin d'être cordiales entre l'ambassade et les officiels irakiens. Je ne pouvais donc pas compter sur lui pour nous aider. Il me fournit pourtant le numéro de téléphone de la résidence du Premier Ministre.

Vingt-quatre heures plus tard, M. Claudius-Petit arriva. Il se présenta à l'ambassade de France mais, comme il n'était pas annoncé, le chargé d'affaires lui conseilla d'utiliser d'autres canaux pour tenter de voir M. Jamali. Claudius-Petit me suggéra de téléphoner à son domicile. Fadil Jamali lui-même me répondit et nous invita, M. Claudius-Petit et moi, à venir dans l'après-midi prendre le thé chez lui.

Fadil Jamali, quand nous le rencontrâmes le mardi 9 août, nous apparut fort différent de l'image que nous nous étions faite de lui après avoir lu dans la presse ses diatribes anti-françaises. Claudius-Petit plaida que si la France avait fait l'erreur de s'emparer militairement de l'Algérie, elle avait de ce fait engagé sa responsabilité à l'égard d'une population et que la communauté internationale devait donner à la France à la fois le temps nécessaire et le choix de la façon de le faire quand elle devrait se désengager dans ce pays.

Une heure et demie après être entrés chez Jamali nous nous quittions en amis. De fait, je suis resté moi-

même en contact avec lui et sa femme canadienne, puis ensuite avec son fils qui fut professeur d'université à Tunis. Ce dernier devint un vrai ami : lui, s'étant marié sensiblement au même moment que moi avec une algérienne, nous eûmes à peu près ensemble notre premier né, ce qui nous rapprocha.

Robert Dugougeard me proposa que nous allions ensemble à Ctésiphon, ruine d'une ancienne ville située à quelques dizaines de kilomètres de Bagdad sur les rives du Tigre. Claudius-Petit, lors de notre visite aux ruines de la mosquée de Qutb-Minar près de la Nouvelle-Delhi, avait mentionné ce monument mais son emploi du temps ce jour-là l'entraînait autre part. J'étais donc bien désolé qu'il ne put être présent parce qu'il nous aurait alors expliqué que Ctésiphon avait marqué la limite orientale jusqu'où pénétra en Asie la technique de la voûte romaine.

Ctésiphon avait été la capitale que les princes parthes avaient choisie après la disparition de l'historique Babylone. Leur vaste palais à plusieurs étages avait en son centre une immense voûte de trente mètres de haut qui en constituait l'entrée. En 1955, quand nous y fûmes, il ne restait pratiquement que cette grande voûte béante. Quand celle-ci s'effondra quelques années plus tard, la communauté internationale aida l'Irak à consolider ce qui en restait, à reconstituer cette magnifique arche et à évoquer, par une restauration sommaire de part et d'autre de celle-ci, l'immense palais des rois parthes.

Au musée de Bagdad, mon âme de mathématicien avait été émue de trouver une pierre gravée en caractère

cunéiforme (façon d'écrire en imprimant dans de l'argile fraîche des empreintes de clous orientées par la marque qu'y laissait la tête du clou). Là, les empreintes avaient été gravées dans la pierre. Les spécialistes qui avaient déchiffré le texte avaient constaté que deux mille ans avant Jésus-Christ, des scientifiques avaient compris le principe du développement en série que nous n'avons redécouvert qu'au dix-huitième siècle ! (Toutes mes excuses à ceux qui ne comprendraient pas ce dont je parle, mais cela n'a pas trop d'importance.) Car l'important, pour moi, était de constater qu'une rupture du savoir pût entraîner plusieurs siècles, voire millénaires, de travaux pour que ce qui avait été perdu soit redécouvert. Quand, après le renversement de Saddam Hussein, le musée fut livré au pillage, je m'interrogeais : cette pierre si précieuse pour l'histoire des sciences, pourrait-elle avoir été emportée comme souvenir par un pilleur ignorant ?

De Bagdad, nos trois avions nous posèrent à Ankara devenue la capitale de la Turquie. Les siècles précédents, les maîtres de la Turquie avaient exercé leurs pouvoirs sur toute cette région jusqu'à Bagdad, à partir d'Istanbul, capitale de l'empire ottoman. A cette époque son pouvoir s'étendait aussi sur une grande partie des Balkans où leurs janissaires avaient dominé des populations restées chrétiennes. L'effondrement de l'Empire ottoman suite au traité de Versailles avait amené le célèbre Atatürk à créer une nouvelle Turquie dont il avait placé la capitale au centre de son territoire maintenant plus que réduit.

Après que le spectacle eût été présenté à Ankara et que les hommes politiques qui nous accompagnaient eussent échangé avec les autorités de l'Etat, nous avions firent un autre bond pour nous poser au Caire, porte orientale de l'Afrique.

9. Confrontation aux pyramides

Je me retrouvais donc le jeudi 12 août 1955 au Caire où j'étais passé rapidement deux ans auparavant faisant partie d'une mission qui se rendait alors dans le Sud de l'Afrique.

Notre groupe avait été alors reçu par le général Mohammed Naguib, qui avait pris la présidence du gouvernement après la chute du roi Farouk, chute qui mit fin à la dynastie égyptienne. Naguib avait été lui-même écarté par une révolution des colonels qui avait poussé à sa place le lieutenant-colonel Nasser. Ce fut donc ce dernier qui nous accueillit et posa sur une photo où les membres de notre délégation s'échelonnaient sur les marches de l'escalier conduisant à son bureau, lui se trouvant au pied de celles-ci.

Symbole ! De fait, Gamal Abdel Nasser était bien ce jour-là au pied de l'escalier du pouvoir que le monde allait lui voir rapidement gravir ! Il rêvait à l'époque d'être le fédérateur du monde musulman, mais les nationalismes régionaux lui montrèrent vite que ce rêve serait difficile à réaliser. Comme Hassouna Pacha, président de la Ligue Arabe, était à la tête du comité qui avait organisé notre visite, Nasser avait tenu à bien nous recevoir.

La représentation de notre spectacle *L'Île qui disparaît* était prévue dans le célèbre opéra du Caire, magnifique salle construite à la fin du XIX^e siècle. Le khédivé Ibrahim Pacha l'avait fait ériger pour y accueillir

l'impératrice Eugénie à l'occasion de l'ouverture du canal de Suez. L'opéra *Aïda*, composé pour cette occasion par Giuseppe Verdi, devait y être créé. L'histoire allait déjouer les espérances du khédive car, lors de la première de *Aïda* en 1871, Napoléon III était prisonnier des prussiens et Eugénie avait cessé d'être impératrice.

En pénétrant dans ce théâtre, on se rendait compte que le khédive n'avait pas lésiné pour bien impressionner Eugénie, qui avait vu construire l'Opéra de Paris. Il était prodigieux de voir cette débauche de style Second Empire au Nord de l'Afrique. Cette superbe salle, que nous pûmes encore admirer, devait disparaître quelque quinze ans plus tard dans un dramatique incendie.

La veille de la représentation, certains d'entre nous furent chargés de déposer une invitation à notre spectacle dans chacune des ambassades des pays accrédités au Caire. L'ambassade de la République populaire de Hongrie m'était échue. C'était la première fois de ma vie que je frappais à la porte d'une ambassade communiste.

Je dus attendre quelques minutes pour que mon coup de sonnette déclenchât plusieurs bruits de clés et de serrures et finalement la porte s'ouvrit sur un employé me demandant ce que je voulais : « J'ai un pli à remettre à M. l'ambassadeur. » Ce fut le chargé d'affaires qui m'accueillit en l'absence de son patron. Il me fit entrer dans un salon. Je le trouvai très circonspect mais déterminé à être accueillant. Je lui transmis donc

l'invitation et il me confirma qu'il irait à la représentation. Je convins que nous nous retrouverions à l'Opéra.

C'est donc au côté de mon diplomate hongrois que je pris place le 15 août dans la somptueuse loge réservée à l'ambassade de Hongrie où il m'avait invité à le rejoindre. Il était fort amusant de se trouver dans ce cadre, conçu pour impressionner les altesses impériales ou royales, avec le représentant d'une démocratie populaire.

Mon hongrois avait été un bon élève des cours de formation idéologique qu'il avait reçus dans son pays. Il commença très vite notre conversation en abordant le problème de la paix mondiale ; depuis quelques mois, le monde communiste avait adopté la politique de « *coexistence pacifique* », pour laquelle Pablo Picasso avait dessiné sa célèbre colombe.

Je le laissai développer ses arguments qui visaient assurément à m'enrôler dans cette campagne. Le spectacle commença.

Comme je l'ai dit plus haut, le sujet était précisément celui de la stupide confrontation entre Est et Ouest alors que les besoins de l'humanité auraient exigé que tous les peuples conjuguent leurs efforts. Ce thème n'était pas pour lui déplaire puisqu'il pouvait aller dans le sens même de la politique officielle de « *coexistence pacifique* ».

Aux diverses interruptions, il ne ménageait pas ses applaudissements et nous échangeâmes des propos où il insinuait que le spectacle justifiait la politique qu'il entendait me vendre. A la fin du spectacle, nous étions

devenus des amis et je crois qu'il repartait lui-même assez content d'avoir accroché l'attention d'un français, représentant d'un pays capitaliste. Comme je lui proposai de revenir le voir, il m'y invita.

Il m'avait dit qu'il regrettait beaucoup que sa femme n'ait pu assister au spectacle. Je lui avais demandé si elle était restée au pays avec ses enfants. C'était là son problème ; ne disposant pas d'école hongroise au Caire, sa femme désirait toujours retourner s'occuper de ses enfants alors que ses supérieurs lui demandaient de garder celle-ci au Caire, pour le seconder dans sa mission diplomatique.

Deux jours plus tard, je me présentai avec un ami plus âgé, marié, dont l'expérience pourrait peut-être l'aider. Quand nous sonnâmes à sa porte, nous fûmes très bien accueillis ; il était seul dans l'ambassade. Nous eûmes une longue conversation où il s'ouvrit davantage à nous. Il s'ennuyait visiblement d'être seul ainsi dans un pays où il ne connaissait personne. Nous n'en étions pas étonnés car les échanges entre Hongrie et Egypte n'avaient pas besoin d'un diplomate présent en permanence. Mais comme le Caire était une capitale islamique, il s'agissait pour la Hongrie d'être présente en vue de ménager les contacts futurs avec les autres pays frères liés à l'Islam.

Le sujet de la paix semblant lui convenir, nous lui avons proposé une idée simple : « Pour faire progresser la paix, il faut accepter de devenir soi-même différent. » Cette approche de la paix, qui n'avait pas fait partie de l'enseignement qu'il avait reçu, l'intéressa néanmoins. La totale franchise est la seule façon de trouver une

solution pacifique, car la confiance mutuelle permet aux arguments avancés par l'une et l'autre partie d'être reçus sans soupçon d'intentions inexprimées.

Le but de notre mission était de répandre cet état d'esprit-là donc d'apporter notre humble contribution à la politique officielle de son gouvernement.

Ayant acquis ce point, nous glissâmes sur le sujet de ses relations avec son épouse. Mon ami lui fit part de sa propre expérience avec la sienne. Si, au sein du ménage, on a le courage de se dire vraiment le fond de sa pensée, il n'y a plus de conflits parce que l'on est deux à connaître la totalité des données du problème, et donc de pouvoir les résoudre ensemble.

Cette approche l'intéressa. Pour la première fois je constatais la grande faiblesse du système communiste, de vouloir tout résoudre par une logique excluant les sentiments humains alors qu'on ne peut pas résoudre les problèmes humains en négligeant les sentiments.

Nous lui avons suggéré que la prochaine fois qu'il verrait sa femme, il courût lui-même le risque de s'ouvrir totalement à elle et que probablement elle serait elle-même conduite à faire la même chose. Nous restâmes quelques instants silencieux, il tenait à réfléchir. Puis relevant la tête, il nous regarda et nous dit : « J'essaierai. »

Il nous a fort courtoisement accompagnés en nous remerciant de cette conversation. Je ne l'ai jamais revu mais je me suis souvent demandé s'il avait effectivement fait ce qu'il nous avait dit.

Cette visite fut importante pour moi, parce que je découvris que derrière les plus déterminés des

idéologues, il y a un homme qui est mu par des sentiments qui n'appartenaient pas à sa conscience intellectuelle mais à l'être qu'il est

Depuis cette expérience, j'ai pu avoir de nombreux contacts avec des diplomates communistes et mesurer l'extraordinaire solitude dans laquelle ces hommes étaient contraints de vivre.

Etant au Caire, j'étais allé jusqu'au célèbre musée où j'eus le plaisir de trouver le buste de François-Joseph Chabas, originaire de Briançon, et de la famille de ma bisaïeule, qui avait beaucoup contribué à sa création. Les services rendus par ce français furent plus tard oubliés et son buste ultérieurement remplacé par celui d'un des grands égyptologues retenus par l'histoire.

L'aménagement de la présentation du trésor trouvé dans la tombe de Toutânkhamon était alors la vedette du musée pour les touristes. Ce fut pour moi mon premier contact avec ce monde prodigieux dont je n'avais alors qu'une bien vague idée.

Notre spectacle eut un tel succès au Caire et avait amené de si riches échanges, qu'il fut décidé que nous ferions une représentation supplémentaire en Egypte, non plus au Caire mais à Alexandrie.

Comme notre périple était déjà fixé et que nous devons être à Nairobi quelques jours plus tard, il fut convenu que nous nous arrêterions au retour à Alexandrie, quand nous serions en route pour Istanbul, étape ultérieure de notre voyage.

Nous sommes donc repartis du Caire pour le Kenya avec nos trois avions. Celui dans lequel je me trouvais eu un ennui dans son système de navigation, qui devait être impérieusement réparé. Il fut donc décidé qu'on se poserait sur l'aéroport de Khartoum.

Comme nous n'y étions pas attendus, nous fûmes surpris d'y trouver la piste encombrée d'un avion arrêté à mi-piste, dont on s'occupait de changer l'un des pneus. Notre avion dut donc tourner trois quarts d'heure en rond au-dessus des agents que l'on voyait s'activer autour de l'appareil, avant que, celui-ci ayant été finalement tracté hors-piste, nous puissions enfin atterrir. Telles étaient les aventures qui pouvaient arriver dans ces pays peu habitués au trafic aérien d'aujourd'hui. Ce retard compliqua la tâche de nos techniciens qui devaient préparer la scène pour le lendemain. Un élément qui leur était indispensable avait été oublié la veille lors du chargement du matériel technique au Caire. Par malchance, cette pièce avait été confiée à la soute de notre avion.

Quand nous arrivâmes à Nairobi à l'obscurité tombante, une voiture attendait la pièce oubliée. Un long travail de nuit allait permettre aux techniciens de rattraper les heures perdues. Enfin tout rentra dans l'ordre.

10. Au cœur d'une tribu kényane

En atterrissant à Nairobi, nous étions conscients des extrêmes tensions qui, depuis que s'était déclenchée la révolte « Mau-Mau », s'installaient alors au Kenya entre Blancs et Noirs. Je l'étais d'autant plus que dix-huit mois auparavant j'avais participé à une mission plus modeste sous la conduite de Bremer Hofmeyr d'Afrique du Sud, mission dans divers pays de l'Afrique australe. Sa femme Agnès, nous avait souvent rejoints. J'avais apprécié leur lucidité sur les antagonismes croissants qui dressaient les populations noires contre les colonisateurs blancs, ceux-ci dans l'ensemble, refusant d'en prendre conscience.

Or en octobre 1954, soit huit mois avant cette visite que nous allions faire à Nairobi, un groupe important de rebelles Mau-Mau avait envahi la ferme du père d'Agnès Hofmeyr, Gray Leakey, avait égorgé son épouse et l'avait emmené lui. On avait appris, après l'avoir vainement cherché, qu'il avait été enterré vivant sur le Mont Kenya par ses ravisseurs, en offrande propitiatoire à leurs dieux !

Les liens qui unissaient nombre d'entre nous à cette famille faisaient que ce drame avait été profondément ressenti dans nos rangs. Nous allions retrouver à Nairobi cette famille traumatisée qui nous demandait soutien face à l'épreuve.

Gray Leakey, cousin du grand anthropologue Louis Leakey⁴, s'était beaucoup impliqué auprès de la population kikuyu, dominante dans cette partie de l'Afrique. Non seulement il parlait couramment leur langue mais il s'était lié à leur tribu au point d'en avoir été solennellement reçu comme membre sous le nom de « Morungaru » (*grand et droit*, en kikuyu). C'était ainsi un homme révééré qui avait été sacrifié aux dieux. Ce drame avait donc une dimension pseudo-religieuse qu'il nous fallait comprendre.

Nous étions donc attendus à Nairobi à l'invitation d'Agnès Hofmeyr, née Leakey, et de son mari Bremer.

Les autorités coloniales, confrontées à cette rébellion Mau-Mau, n'avaient su que pourchasser ces rebelles et les enfermer dans un camp de détention, celui de la rivière Athi. Certains officiers avaient obtenu la permission de les approcher pour tenter de les détourner de cette voie tragique dans laquelle ils s'étaient engagés.

Notre groupe, qui comprenait un certain nombre d'Africains noirs, avait été autorisé à les rencontrer.

De l'avis de ces officiers, notre visite pourrait débloquer dans l'esprit de ces révoltés l'opposition, noirs contre blancs, dans laquelle ils s'étaient enfermés. À leurs yeux, nous pouvions apparaître, notre délégation réunissant des gens de races si variées,

⁴ Sir Louis Seymour Leakey (1903-1972), anthropologue mondialement connu pour ses études sur les premières populations du Kenya, découvrit le squelette d'une femme qui fût présentée comme ancêtre de l'humanité.

comme le monde s'efforçant de comprendre leurs frustrations.

La rencontre avait été organisée dans une vaste clairière à une certaine distance au nord de Nairobi, où nous nous rendîmes par autocars. Nous dûmes traverser une réserve animalière où nous pouvions voir s'enfuir les zèbres à notre passage. Des centaines de kikuyus s'étaient réunis, nombre d'entre eux perchés sur les arbres voisins pour ne rien manquer de ce qui se passait. Étaient, pour sûr, mêlés à eux de nombreux associés de la révolte Mau-Mau et certains sortis du camp de détention.

Les chants du chœur de nos jeunes créèrent une atmosphère de fête qui permit aux spectateurs de saisir la variété de peuples que nous représentions y compris aborigènes d'Australie et indiens d'Amérique. Pour surmonter la barrière de la langue, le visuel comptait plus que la parole.

Pour nombre de ces rebelles, le renversement d'interprétation de leur situation fut déclenché quand, en langue kikuyu on annonça qu'allait parler la fille de « Morungaru ». Le silence tomba sur cette clairière.

Ces kikuyus, qui connaissaient bien le père d'Agnès et l'avaient immolé à leurs dieux, précisément parce qu'ils le considéraient comme un homme juste, écoutèrent les paroles d'Agnès qui leur étaient traduites, dans un silence, je dirai, religieux.

Ma mémoire ne me permet pas de reproduire ses paroles. Mais pour être certain de ne pas les déformer, je préfère citer Agnès elle-même qui raconte cette rencontre dans ses mémoires : « Je leur ai demandé,

avait-elle dit, de pardonner l'arrogance et la supériorité de comportement de tant d'entre nous, blancs, qui avaient contribué à susciter l'amertume et la haine qui habitaient leur cœur. » Puis elle affirma sa détermination d'œuvrer pour que change cette situation.

Dès qu'elle se tut, on vit les assistants s'avancer en grand nombre vers Agnès, timidement au début, pour lui manifester, en lui baisant la main, en la serrant dans leurs bras, par mille et un gestes fraternels spontanés, à la fois leur fraternité et leur peine pour la perte de son père.

Quand le Dr William Nkomo, médecin noir sud-africain, prit la parole au nom de notre groupe lançant un appel à « une Afrique libre de la haine, libre de la peur, libre de l'exploitation », il souleva l'enthousiasme de cette foule.

Le message de réconciliation que nous avons vu si opérant dans le cadre d'une université catholique à Manille révélait sa dimension universelle dans cette clairière africaine auprès de cette population kikuyu. Nous rentrâmes à Nairobi, le cœur plein d'une nouvelle espérance.

Ce soir-là le ménage Carmichael et moi étions parmi les invités de l'ambassade de France, avec d'autres français. Certains fonctionnaires de l'ambassade étaient présents, je crois. Nous délaissions les réalités tragiques de ce pays pour nous plonger dans les futilités, adoptées comme terrain neutre de conversation dans ce genre de rencontre. Quel contraste !

11 . Retour en Europe

Cette dernière soirée à l'ambassade de France à Nairobi avait pris un tour piquant que je ne résiste pas à l'envie de raconter.

Pendant que nous étions tranquillement à boire l'apéritif, quelqu'un remarqua que nous étions quatorze mais qu'il n'y avait que douze couverts autour de la table. Il conclut que deux des personnes présentes n'étaient venues que pour l'apéritif.

Mais au moment où la femme de l'ambassadeur invita tout le monde à passer à table, nous la vîmes blêmir, se précipiter vers son mari, lui dire quelque chose à l'oreille, il y avait une crise majeure.

Tout le monde se rendit compte de la pénible situation dans laquelle notre hôtesse se trouvait. Elle n'avait que douze cuillers et fourchettes en argent, que douze chaises ! L'élan de sympathie des invités pour cette malheureuse hôtesse réunit tous les convives disparates que nous étions en un bloc au sein duquel chacun tenta, en racontant l'erreur comparable qu'il avait pu faire à un moment de sa vie, de soulager l'embarras de nos hôtes. La soirée prit un tour gai improvisé.

Tout comportement protocolaire avait été aboli, nous étions tous frères et sœurs dans nos erreurs. Pas si mal après tout pour un dîner diplomatique !

Nos appareils passèrent au-dessus de Khartoum sans escale, cette fois, et regagnèrent l'aéroport du Caire, d'où des autocars nous emmenèrent à Alexandrie. Nous y avons été précédés par les techniciens qui avaient pris en main l'organisation de la représentation dans le théâtre de la ville.

Quelques jeunes hommes de notre groupe avaient trouvé l'hospitalité dans une villa, que les propriétaires absents avaient laissée à la disposition des organisateurs de la visite. J'étais de ce nombre. Comme nous avions eu très chaud, je commis l'imprudence de prendre une douche froide - l'eau chaude n'ayant pas été mise en marche pour une nuit. Je dus en subir les conséquences le lendemain.

Quand je dus reprendre notre voyage le jour suivant pour gagner Istanbul, j'étais conscient d'être un peu fiévreux. Le médecin américain qui faisait partie de notre groupe jugea sage de louer pour moi une chambre dans un hôtel se trouvant à proximité de l'aéroport dans le côté asiatique de la ville. Je gardai la chambre pendant les deux jours de notre visite à Istanbul. Il me fallut accepter de ne rien voir de tous ces lieux mythiques, Sainte-Sophie, le Bosphore, la Corne d'Or...

Le hasard fit que la femme de chambre de l'hôtel en charge de notre étage s'enhardit à me confier qu'elle et moi portions le même nom de famille ! Elle était une demoiselle Sentis ! Je l'interrogeai donc sur sa famille ; ses parents, catalans d'origine, avaient émigré à Chypre une ou deux générations en arrière pour y travailler dans l'hôtellerie. Elle était venue à Istanbul, laissant derrière

elle plusieurs membres de sa famille engagés dans ce secteur. Nous comptions nous revoir le lendemain, mais je dus quitter l'hôtel avant qu'elle ait pris son service. Dommage, j'aurais aimé mieux découvrir cette diaspora des Sentis en Méditerranée, et assouvir ainsi ma passion généalogique.

Hélas, je n'eus plus la chance d'aller en Turquie !

À l'aéroport d'Istanbul, nous retrouvâmes nos fidèles avions qui d'un coup d'ailes nous posèrent à Cointrin, l'aéroport de Genève. Des autocars nous y attendaient pour regagner le centre du Réarmement moral, situé dans les hôtels de Caux, au-dessus de Montreux.

Frank Buchman était venu pour nous y accueillir.

Ce retour fut endeuillé par un accident de la route. Etait venu nous rejoindre avec une voiture un jeune suisse, de notre équipe technique de théâtre, rentré la veille avec les décors et le matériel sur un quatrième appareil réservé à cet usage. Il voulait épargner le trajet en car à l'abbé d'un monastère bouddhiste, qui avait rejoint notre groupe lors de notre passage à Rangoun. La voiture sortit de la route et percuta dans un mur. Les passagers fortement commotionnés récupérèrent en quelques jours, mais le malheureux chauffeur expira quelques heures plus tard.

Ce décès soudain de quelqu'un de mon âge, que j'avais salué une heure auparavant, m'affecta beaucoup. Je mesurai la précarité de la vie. Il faisait partie de toute cette équipe qui, avec une grande compétence, au prix

d'un travail difficile dans des lieux toujours nouveaux, avait assuré les représentations en triomphant de tous les obstacles. Dans la plupart des théâtres, ils devaient, le spectacle fini, travailler de nuit pour rendre les locaux dès le lendemain matin. Nous avions peu conscience de ce que nous leur devions.

Pour soutenir ce projet il avait fallu mobiliser de grands moyens financiers. Qui étaient ces hommes ou femmes éclairés qui avaient senti qu'aucune organisation internationale ou régionale ne pouvait financer une telle opération ? Comme il s'agissait de tendre, à des peuples qui cherchaient leur avenir, une main de fraternité - non pas celle d'un groupe ou d'une organisation - celle de citoyens responsables, témoins de la solidarité de la planète.

Il y avait un moment à saisir où un tel projet pouvait encore reposer sur la convergence d'initiatives privées. Le grand mérite des donateurs, réunis autour de Buchman, qui permirent ce voyage, est d'avoir su sentir que cette responsabilité leur incombait et d'avoir décidé de le faire. Plus tard, il aurait été trop tard.

En écrivant ce récit, j'ai constaté combien souvent j'ai du mettre, à côté des noms utilisés à l'époque, celui utilisé aujourd'hui, que ce soit pour ceux des pays ou des capitales. Avec quelle rapidité notre monde a changé, avec quelle lenteur nos contemporains en prennent conscience. En 1955, nous étions à la fin d'un monde régi par les « Quatre Grands », nous allions entrer dans celui que les quelques « 165 membres des Nations Unies » entendaient gérer ensemble !

90 JOURS DE MA VIE

Quelques jours après mon retour, je fêtais mes trente ans. Ce voyage marquait donc un tournant. L'expérience allait montrer qu'il marquerait ma vie.

12. Réflexion

Avant de ranger, à l'étagère des archives de ma bibliothèque, les carnets de notes qui m'ont permis de reconstituer, ma mémoire aidant, les péripéties de ce voyage, j'ai pensé les réouvrir afin de retrouver ce qui occupait mon esprit dans cet hôtel d'Istanbul où s'était terminé pour moi cette aventure.

Confiné au lit par ce refroidissement, j'avais employé mon temps à terminer de lire une « *Vie de Gandhi* », je ne me souviens plus de laquelle, que je m'étais procurée à la suite de notre passage à la Nouvelle-Dehli.

Cette « *Vie de Gandhi* » venait d'illuminer ma vie. Elle avait bouleversé toutes les conceptions qui avaient structuré ma pensée.

J'avais découvert un homme politique que je considérais comme un « saint », non pas au sens religieux hérité de toute l'éducation de ma jeunesse, mais d'un saint laïque, dont les références transcendaient toutes les nuances et différences qui semblaient exister entre les religions.

Ces références, j'étais incapable de les nommer, mais elles me semblaient si conformes à la nature profonde de l'homme qu'elles ouvraient un chemin d'avenir pour ma foi. Ce voyage avait agrandi mon horizon spirituel à la dimension de l'humanité.

90 JOURS DE MA VIE

Dans ces dernières pages écrites au terme de ce périple, je retrouve inscrite par moi une citation de Tagore, citation qui avait inspiré le Mahatma au cours de sa vie :

« Si personne ne répond à ton invitation à te suivre, marche seul, marche seul. »

Rabinât Tagore

TABLE DES MATIÈRES

1. Départ en catastrophe	7
2. Surprenante Manille	15
3. Mission de réconciliation	19
4. Liesse vietnamienne	25
5. Asie bouddhique	35
6. Univers indien	43
7. Fastes iraniens	49
8. Au bord du Tigre	55
9. Confrontation aux pyramides	61
10. Au cœur d'une tribu kényane	69
11. Retour en Europe	73
12. Réflexion	77

Table des Matières

90 JOURS DE MA VIE

Composition achevée le 1^{er} décembre 2010.